Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 67 (2005)

Artikel: Une amitié ecclésiastique sous la médiation
Autor: Uldry, Jean-Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-818143

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Jean-Joseph Dey, François-Joseph Wully

UNE AMITIÉ ECCLÉSIASTIQUE SOUS LA MÉDIATION

PAR JEAN-PIERRE ULDRY

De quoi s'entretiennent deux jeunes clercs fribourgeois dans leurs lettres, au seuil du XIXe siècle? De voyages et de politique, mais aussi de leur carrière et des affaires de l'Eglise, locale ou universelle.

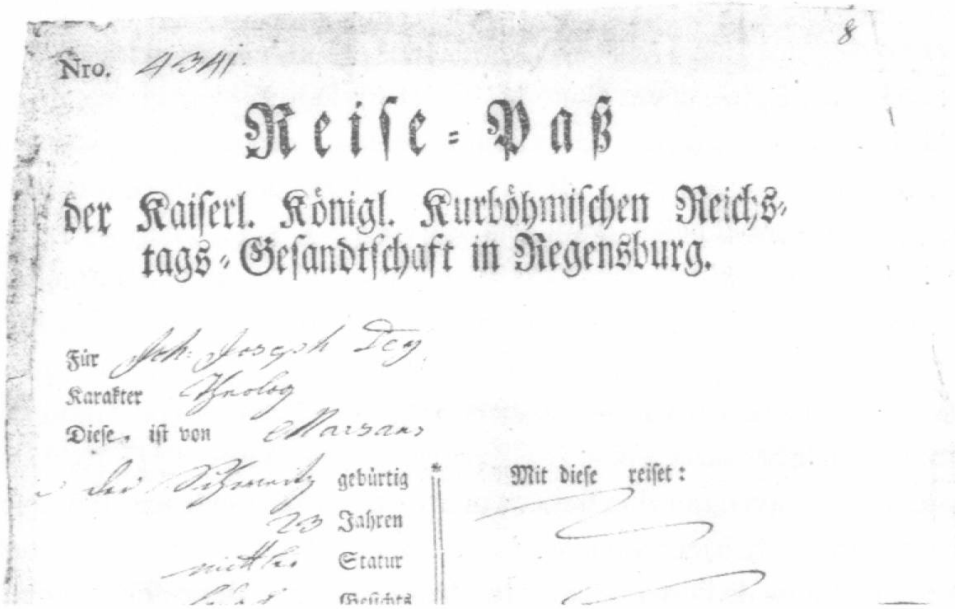
L'abbé Jean-Joseph Dey (1778-1863) occupe à Charmey, de 1809 à 1812, le modeste poste de chapelain. Il rédige alors un certain nombre d'essais manuscrits de tous genres, souvent en latin: la norme de vie qu'il s'impose à lui-même, un livret de chants et litanies avec les partitions musicales, des recueils de notes et mélanges, un recueil de remarques sur la direction de conscience, le gouvernement des paroisses, des extraits de l'Ecriture sainte, des Pères de l'Eglise et des Conciles. En 1810, Dey s'interroge sur de nombreux points de la constitution synodale qui posent problème: «En un mot, quelle est dans le diocèse la personne chargée par état de me tracer la ligne de démarcation entre les lois diocésaines qui obligent et celles qui n'obligent plus?» C'est à Charmey qu'il lance la Correspondance ecclésiastique (1811-1819), une association qui vise l'amélioration du clergé fribourgeois. Il est nommé curé d'Onnens le 23 avril 1812. De 1817 à 1818, il sera professeur au Collège, chapelain à Orsonnens jusqu'en 1823, curé de Lausanne de 1826 à 1828, curé d'Ependes de 1828 à 1841 avant de se retirer à Echarlens où il mourra en 1863.

Dey, qui vient de Marsens, a pour ami François-Joseph Wully (1777-1833), originaire de Villars-le-Terroir, avec qui il entretient une vaste correspondance. Lorsque s'ouvre en Suisse le régime de la Médiation, Wully se trouve à Metz depuis un an comme professeur, avec l'intention de faire une carrière ecclésiastique: il signe déjà «l'abbé Wully». Il semble avoir quitté Metz, à son propre souhait, après Pâques 1804. On ignore, faute

de documents, son activité cette année-là, y compris le lieu et la date de son ordination. On le retrouve en 1805 secrétaire à la nonciature de Lucerne, où Dey lui rend visite en mai. Cette charge renforce son attachement à l'autorité du pape. Préoccupé par la situation générale de l'Eglise dans le monde, il se montre surtout plein d'inquiétude sur les affaires allemandes. En 1817, de retour à Fribourg, il deviendra chancelier épiscopal de Mgr Yenni. S'étant attiré beaucoup d'ennemis, il partira en 1820 pour devenir chanoine à Coire.

Ces deux ecclésiastiques n'ont pas fait l'objet d'une étude globale malgré le rôle qu'ils ont tenu au sein de l'Eglise, locale pour l'un, plus vaticane et ultramontaine pour le second. Dey et Wully naissent sous l'Ancien Régime et terminent ensemble leurs études aux collège Saint-Michel sous la République helvétique, cumulant au passage les prix d'excellence.[1] Dey nous a laissé un manuscrit: *Précis sur les événements de la Suisse en 1802*.[2] Issus tous deux de famille modeste, remarqués par leurs protecteurs, ils semblent destinés à la prêtrise, une voie classique de l'époque. Mais ils rêvent...

Car les deux amis ont en commun la volonté d'aller voir ailleurs. On peut s'étonner que dans les conditions politiques instables du moment l'attrait de l'étranger soit aussi fort, mais les Fribourgeois hors de leur pays sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le pense. Au début de la Médiation le goût pour les voyages, assorti très souvent de la volonté de poursuivre des études, est à la mode. La géographie, source de découverte d'un monde différent, passionne. La fin des études au collège va séparer les deux compagnons, mais leur amitié demeure. Wully, parti pour la France en mai 1802, écrit régulièrement à Dey jusqu'en décembre 1804. Les lettres ou réponses de Dey n'ont pas été conservées. Dey part en août 1803 seulement. Son journal de voyage à Vienne (1803-1805) s'accompagne d'une modeste correspondance avec sa mère et l'abbé Donat


Nro. 4341

Reise-Paß

der Kaiserl. Königl. Kurböhmischen Reichs-tags-Gesandtschaft in Regensburg.

Für Joh. Joseph Dey

Karakter Theolog

Diese ist von Freiburg

gebürtig

Jahren

Statur

Gesichts

Mit diese reiset:

Passeport de voyage délivré à Jean-Joseph Dey par l'administration impériale autrichienne à Ratisbonne.

Bonnin, un ami intime de la famille devenu en quelque sorte son père adoptif. Dans ces deux cas d'expatriation momentanée, on peut découvrir quelques aspects du vécu quotidien de jeunes Fribourgeois au début de la Médiation, leurs intérêts propres, leur *Heimweh*. Avec le retour au pays des deux amis, la correspondance de Wully à Dey, interrompue ou manquante en 1805-1806, reprend au début 1807.

Choisir un métier, se faire un état

C'est en en forme de poème que Wully, arrivé à Metz au mois de juin 1802, évoque son départ douloureux de Fribourg et la séparation d'avec son compagnon de collège. «Déjà nous poursuivons deux chemins opposés/En nous suivant de larmes arrosés:/L'un sur ses pas retourne et ses foyers regagne,/Par un destin contraire et l'autre s'en éloigne.»[3] Ce même mois, il se dit prêt à profiter de toutes les occasions pour lui écrire: «Je ne me lasse pas de converser avec vous, rendez-moi la réciproque.»[4]

Jusqu'à sa prêtrise en 1809, Dey fut courtisé comme précepteur. En 1801 il est engagé pour s'occuper des deux fils de Philippe de Gottrau de la Riedera. Wully a de l'ascendant sur Dey et des doutes sur son ami. Sans cesse, il se préoccupe de sa carrière: «La proposition qu'on vous a faite, fait échouer tous les projets que j'avais formés en conséquence de votre lettre du 25 juin... Connaissez-vous d'autres ressources que l'enseignement? Puis-je vous proposer comme professeur dans les nouveaux établissements qu'on va organiser [à Metz]?... Vous m'avez manifesté votre dégoût et même votre répugnance pour l'éducation domestique, aussi n'y pensai-je pas. Votre timidité d'un autre côté s'alarmerait d'une chaire de professeur, mais vous vous mettriez, je l'espère, au dessus de cette mauvaise honte... Je me contente de vous dire, qu'une place ici pourra vous être, sous plusieurs rapports, plus avantageuse et moins pénible qu'en Suisse. Vous feriez comme moi votre noviciat... D'ailleurs vous rejoindriez un ami.»

L'offre est renouvelée le 27 août: «Renoncez, renoncez à l'éducation domestique... Mon amitié souffre l'impossible de ne pouvoir alléger et même ôter ce fardeau, qui vous pèse si fort.»[5] Et Wully de s'impatienter. La réponse de Dey tarde: le courrier se serait-il perdu, doit-il s'en prendre à sa négligence ou à l'anarchie qui règne dans sa chère patrie? Le proviseur messin Schmit s'est aperçu «du contentement que j'aurais de vous avoir» et attend un refus formel avant de se décider à repourvoir le poste de professeur de mathématiques, discipline qui en France est estimée, prisée des élèves et ouvre la porte de toutes les places. «Mais... que dis-je! Vous êtes au Collège de Fribourg.»

Wully tempête encore en novembre: un Bénédictin, enchanté de trouver quelques ressources dans son indigence, prendra la place, la situation faite aux ordres religieux en France étant particulièrement difficile. Wully prend acte: «Je sacrifie encore la satisfaction que je me promettais de vous tirer de votre incertitude et de vous avoir auprès

de moi. Il n'en sera plus question.»[6] Mais Wully s'inquiète toujours en décembre 1802: «Vous ne me dites mot, j'en suis surpris, de votre destinée. Je conclus qu'il n'y a rien de décidé.» Et il promet à Dey, quoi qu'il arrive, de l'informer s'il se trouve une place convenable, il lui renouvelle son amitié et sa confiance, aveugle autant qu'exclusive.[7]

En décembre 1803, Wully semble lassé de Metz. «Le séjour ne pourra bientôt plus, sous aucun rapport, m'être d'une utilité spéciale. J'ai acquis à peu près ce que j'y peux acquérir. Fier de mes succès et des sentiments dont on m'honore, je veux porter mes vues plus loin. Je roule dans mon esprit de quitter cette ville vers Pâques [1804] pour me rendre dans ma Patrie si j'y trouve un moyen d'existence assorti à mon goût, ou, à défaut de cette condition, pour occuper dans quelque autre ville distinguée un poste plus avantageux.»

Mal du pays, rancœur envers Fribourg

Le mal du pays, comme les récits de voyage de cette époque l'évoquent souvent, Wully le ressent au début de son séjour français, avec des larmes abondantes dont les forêts furent témoins. Les jours de congé, il prend «le grand air» des environs de Metz pour se livrer dans ces courses aux plus douces rêveries. «Replié sur moi-même, loin du bruit des classes, j'aime à passer en revue mes bons parents, mes amis, ma patrie... Quels délices.»[8] Mais en fin de séjour, il se dit apaisé: l'ennui, l'incertitude, la crainte les regrets «exerçaient le plus cruel empire. Les larmes coulaient, je cherchais cet ami, ces lieux, ces occupations que j'avais quittés: l'illusion me charmait.»

Le calme a succédé à la tempête. «Déjà, je me suis fait ici comme une nouvelle patrie. Tranquille spectateur du monde, je me ris de l'ambition, de la grandeur, des plaisirs que je vois de loin sur la scène. Plus isolé ici qu'à Fribourg, moins intéressé au cours des événements, je jouis d'une paix plus profonde et plus constante... » Seules les lettres de Dey ravivent son émotion et troublent ce repos délicieux.[9] Il n'empêche que par trois fois Wully, inquiet des reproches que lui ont valu son départ de Fribourg, demande à Dey une entremise discrète. Déjà perce un Wully à la fois intrigant et diplomate, usant de ses relations pour être au courant de la situation du moment, à toutes fins utiles.

Sa rancœur pour Fribourg a toutefois du mal à s'éteindre. En 1803, à un séjour en Suisse il préfère un voyage à Paris, qu'il propose à Dey, et qui «fait l'objet de tous ses désirs». «Je réchaufferais la bile de certaines gens qui ont blâmé mon voyage. Ami de la paix et de la gaîté, je n'irai pas... passer mes vacances dans le trouble, les pleurs, les fatigues, les chagrins... Faites-vous une règle à cela.» Mais il garde un œil attentif à tout ce qui se passe à Fribourg et ce qui touche le collège, car les tensions entre libéraux et conservateurs à propos de l'école sont vives au printemps 1803. «Les feuilles publiques m'avaient déjà appris l'étrange métamorphose de notre cher collège. Combien de fois j'ai déploré le sort de ces dignes professeurs et combien de fois j'ai maudit les intrigues de leurs

ennemis. Je suis très réjoui de savoir qu'ils sont débarrassés de cette peste qu'on avait mis dans leur maison.»

Eloge de la Médiation, louange de Napoléon

Quant aux événements qui touchent la Suisse, Wully se montre très inquiet en décembre 1802. Il connaît les nouvelles que Dey lui rapporte. «Quand serez-vous enfin tranquilles? Hélas! La pauvre Suisse fourmille de troupes françaises… Qui sait maintenant quand ces loups ravisseurs seront rassasiés?»[10]

Mais au printemps 1803, il se réjouit des résultats de la Consulta, fête à sa façon Louis d'Affry, le nouveau Landamman, ou la venue de Napoléon à Metz. «Jamais les affaires de la Suisse n'ont été si intéressantes qu'aujourd'hui. J'ai suivi avec le plus vif intérêt toutes les démarches des députés à Paris, les heureux résultats qu'elles ont produits, l'accueil que l'arbitre de l'Europe a fait à nos compatriotes, la part qu'il prend à notre situation politique, l'entrée triomphale du Landamman en Suisse… La France causa nos malheurs, la France les guérit. Aurait-on pu dans toute la suite de ces négociations, mettre plus d'attention, plus de précautions, plus de désintéressement; aurait-on pu mieux consulter les intérêts du peuple helvétique, respecter son opinion, ses anciens usages consacrés par tant d'années d'expérience?

Notre Patrie, je l'espère, va renaître de ses cendres à l'exemple de la France, reprendre sa vigueur primitive, jouir de son ancienne prospérité et goûter la douceur de la paix. J'ai trouvé très sages les Constitutions particulières des divers cantons, et je suis

Es werden demnach alle Civil- und Militärbehörden dienstfreundlichst ersucht, oben beschriebene Person, so gegenwärtigen Paß vorzeigt, aller Orten frey und ungehindert passiren, auch derselben nöthigen Falls allen Vorschub angedeihen zu lassen, wogegen man sich zu aller Gegenwillfährde erbietet.

Regensburg den 9t. Sept. 180 3

Per K. K. Kurböhmische Reichstags Gesandtschafts Kanzley.

bien impatient de les voir en activité. Vous voyez que les feuilles ne me laissent rien ignorer.»[11]

Wully s'imagine que Fribourg, canton-directeur, change de visage, «que les ambassadeurs y représentent à la grande, que cette ville est très vivante.» Le 20 avril 1803, il se fend même d'une adresse en vers à M. d'Affry, Landamman de la Suisse.[12] Si la Diète helvétique ouverte en grand pompe «en présence de tant d'étrangers de distinction... présente quelque chose d'intéressant qui ne puisse être rapporté par les gazettes vous voudrez bien m'en instruire», écrit-il à Dey. Et que celui-ci n'oublie pas de joindre un mot sur la récolte, le collège et les sœurs de son correspondant. En avril, on attend la venue du Premier consul à Metz. «Je considère comme une faveur signalée l'occasion de le voir» et je ne manquerai pas l'occasion de vous tenir au courant. Mais on n'en saura pas plus, et c'est dans la description enthousiaste de son séjour à Paris seulement qu'il écrira: «Je l'ai vu, ce héros qui fait aujourd'hui l'admiration de l'Europe et Médiateur de la Suisse... Je l'ai contemplé à loisir et avec une extrême avidité. Sa simplicité le distingue de la foule brillante qui l'entoure. Le voir au milieu de ses gardes, les jours de grande parade, est l'appareil le plus imposant que l'on puisse imaginer.» La fête du Premier vendémiaire à laquelle il assiste est mémorable pour Wully. Ce jour-là, Paris déploie toute sa magnificence: «L'illumination générale fait croire que l'on est tout à coup transporté dans ces palais de fées qui font le charme des enfants.»[13] Cette lettre est le dernier témoignage que nous a laissé Wully, professeur à Metz, de son séjour en France au début de la Médiation.

Voir du pays, revoir son ami

En avril et mars 1803 Wully, à Metz, se pose bien des questions sur les intentions de son ami. «Qu'il est dur, mon cher, que je ne puisse que plaindre votre situation!... Vous voir obligé d'aller à Augsbourg, par défaut de ressources!... Je ne sais ce que vous pouvez y acquérir ni à quoi ce parti peut aboutir.»[14] Dey part de Fribourg le 27 août 1803 pour arriver à Vienne le 2 octobre. On ne possède malheureusement pas la correspondance envoyée lors de ce séjour viennois, à l'exception d'une lettre à sa mère en 1802 et d'une autre à Bonnin, juste après son retour à Fribourg. Wully nous dit bien que Dey lui a écrit le 11 novembre 1802, mais «vous ne me dites mot de la manière dont vous avez quitté Fribourg, de la sensation que votre départ a dû causer, des moyens que vous avez employés, des frais de votre voyage?... De la nature des leçons dont vous êtes chargé, à qui vous les donnez, combien de temps et à quels prix...? Votre état est-il stable et lucratif? Quelles sont vos vues pour l'avenir?»[15]
Voyant qu'il ne pouvais atteindre à Vienne le but qu'il s'était fixé, et tenant compte d'une santé affaiblie, Dey quitte la capitale autrichienne le 20 avril 1805 accompagné par M. Girard. Il se décide à rentrer en Suisse. Comme à l'aller, il fait le récit de son voyage,

sous forme de notes accélérées, toujours avec mention des prix pour repas et nuitées. Bien qu'il dise avoir expédié plus d'un courrier, on ne possède qu'une seule lettre pour compléter son journal. Ecrite en tout cas après le 17 mai, date de son retour à Fribourg, le curé Bonnin en serait le destinataire.[16] On n'en retiendra que quelques anecdotes.
A San Polten, un militaire aborde Dey et lui propose de l'engager dans la cavalerie. A Mölk, notre Fribourgeois est bien reçu à l'abbaye après «exhibition de quelques papiers ou certificats». Il visite la bibliothèque. En repassant à Linz, il paie 32 kreuzers pour voir un requin empaillé. A Augsbourg, il soupe avec un homme qui lui parle beaucoup du canton de Fribourg et de Bulle. Il parle bien le français et possède son équipage: «J'ai appris ensuite que c'était M. de Diesbach, chambellan de l'électeur archi-chancelier. Il allait à Berne.» A Munich, Dey achète deux brochures «sur les amandes de terre ou le Souchet sucré», sorte de café dont il avait visité la fabrique à Memmingen. A la porte de cette cité, il décrit un «corps de garde remarquable»: vieillards, hommes disgraciés de la nature, sans uniformes, les uns en haillons, équipés d'armes fort disparates. A Constance, il ne cache pas son émotion. Il serait resté sur les îles de Meinau ou de Reichenau qui lui rappellent Delos et Cythère. A Zurich, il prend le temps de lire les poèmes de Matthisson à la bibliothèque. A la vue du lac de Türlen, il croit voir errer le génie de Gessner. A Zoug, il découvre le *Schwarzer Tafel* ou liste des mauvais sujets du canton interdits de cabarets. A Lucerne, le 13 mai 1803, il retrouve avec joie son ami Wully. Secrétaire du Nonce, il jouit d'une certaine influence: «On a tout fait à Fribourg pour l'éloigner de ce poste.» Dey arrive à Fribourg le 17 mai à 11 heures et laisse ce témoignage de son retour en Suisse: «Le physique et le moral me parurent contraster de la manière la plus fréquente avec ce que j'avais vécu en Allemagne et alors j'étais orgueilleux d'être Suisse: Illusion? Non ce n'est point une illusion... Je n'éprouvai rien de tel à l'aspect de Marsens et de Fribourg où le nombre des officiers me parait égaler celui des soldats.»[17]

A son retour de Vienne, Dey se fait d'abord précepteur en Suisse en 1805, puis enseignant à Lyon jusqu'en 1808 où son droit au séjour français n'est pas renouvelé. Ce n'est qu'en 1807 que Wully reprend sa correspondance en aplanissant les hésitations de son ami à entrer au séminaire Il livre à Dey le 15 juillet 1807 les résultats de son intervention auprès de Mgr Guisolan. «J'apprends avec plaisir la détermination de M. Dey. La réputation dont il jouit dans Fribourg prouve que l'état ecclésiastique serait une bien bonne acquisition dans sa personne; d'ailleurs votre témoignage suffirait. Rien de si facile que de lever les obstacles du côté de la fortune.»[18]

Les scrupules de Dey, les craintes de Wully

Légaliste, très scrupuleux, Dey reste partagé tout au long de son existence entre le pour et le contre de chaque décision: il met des réserves à sa prêtrise. Il refuse d'avance

tout serment d'allégeance en faveur ou par ordre d'une puissance étrangère envahissant la Suisse. Il ne fera ni *Te Deum*, ni actions de grâce solennelles pour des conquêtes ou des victoires. «Regardant les conquêtes et la tyrannie comme des choses souverainement injustes, si je deviens ecclésiastique, je ne contribuerai jamais à la conscription militaire... Je ne promettrai jamais obéissance à Mgr l'Evêque et à ses successeurs qu'en réservant ces résolutions... Je demande si l'on me conférera les ordres pendant que je persiste dans ces résolutions et s'il est permis de les recevoir.»[19] Wully admet que le Séminaire n'apporte pas à Dey «l'aisance qu'il avait en France». Pour son ami, qui aime lire, il obtient une dispense auprès de son archevêque «qui répugne à permettre la lecture des livres prohibés». Comme à Metz, Wully demande des renseignements sur le collège et le séminaire, veut savoir qui sont le directeur et le préfet, leurs attributions, le nombre des élèves, le temps des études, le nombre d'étrangers, et si M. Gaudard soutient sa réputation de prédicateur.

Son activité auprès du nonce à Lucerne pousse Wully à s'inquiéter plus d'une fois des affaires d'Allemagne et des changements que subit le diocèse de Constance où la discipline ecclésiastique est victime «d'un Bref indigne, torrent auquel il faut opposer des digues, crainte qu'il ne détruise tout. Des abus ont lieu: les uns sont permis, les autres tolérés.» «Il y a en outre, un Vicaire général, M. le Baron de Wessenberg, qui m'est pareillement connu, jeune homme d'une trentaine d'années, non prêtre mais seulement diacre ou sous diacre. Il administre le diocèse de Constance pour tout ce qui est *in spiritualibus* ou de juridiction. Vous savez sans doute ce qu'on entend en Allemagne par "aufgeklärt": eh bien, celui-ci est un coryphée dans cette secte. Le voilà suffisamment défini.» Les lettres de Wully à Dey de 1809 à 1817 partent de Lucerne et de Rome: secrétaire de la nonciature, il aura l'occasion de rencontrer le pape. Il est essentiellement préoccupé par l'ingérence du pouvoir autrichien dans les affaires ecclésiastiques et l'agitation qui parcourt le clergé allemand. Plus tard Wully fait une analyse du joséphisme autrichien, de l'érection d'un siège épiscopal à Lucerne, «mais par malheur les meneurs du gouvernement sont infectés des maximes allemandes; ils ne prétendent rien moins que d'avoir un évêque instrument de leur suprématie ecclésiastique.» Ou encore: «Tout ce que nous apprenons sur les affaires allemandes est propre à affliger, à décourager et, *humanum dico*, à désespérer... Il faudrait un S. Paul pour ramener l'Allemagne à la catholicité.» Et ceci pour finir: «Le gouvernement autrichien qui a une si grande et si vaste influence en Europe continue à faire peser un joug de fer sur l'Eglise dans toutes ses provinces: c'est là un grand mal et un funeste exemple, dont tous les petits Etats se prévalent plus ou moins. On veut l'Eglise asservie au pouvoir civil.»[20]

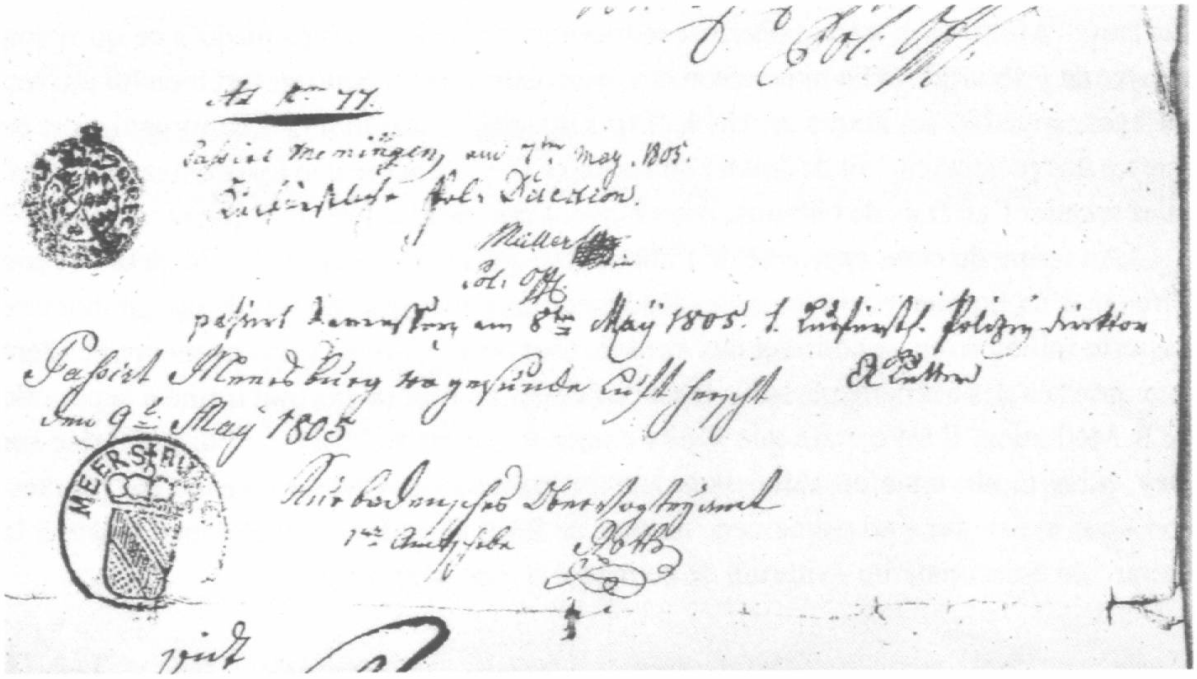
L'enseignement mutuel, le rappel des Jésuites

De la première Correspondance ecclésiastique initiée par Dey, on ne dira que quelques mots. Les discussions qu'elle suscita furent diverses et contradictoires. Dey proposa le

20 février 1815 l'admission du chanoine Wully sous le numéro de code 22.7.15.24.341.390: «Il est distingué par de grands talents et par de plus grandes vertus. Il est très actif et a du crédit. Il a été dans un excellent séminaire où régnait le même esprit que dans celui d'Hébron [= ville de Fribourg]. Il a la pratique de la méditation. Il estime particulièrement le Collège et le Séminaire.» Cette proposition se heurta à des résistances. On ne sait si Wully fut reçu membre honoraire: on ne trouve en tout cas pas trace d'une participation de sa part aux *quæsita et responsa*.[21]

Wully, de retour en 1817 comme chancelier de l'Evêché, est l'un des plus fervents partisans du rappel des Jésuites en 1818, rappel que l'on évoquait depuis 1815. Selon Glasson, la minorité qui existe au sein de la Correspondance ecclésiastique, emmenée par le doyen Aebischer, cherche à élever le niveau intellectuel, la culture théologique et pastorale ainsi que l'esprit de corps du clergé séculier, «quitte à indisposer la Compagnie de Jésus». En septembre 1815, Wully s'était dit «instruit de l'existence de la Commission d'éducation à Fribourg. J'aime à croire qu'on pourra la neutraliser si le collège des professeurs reste uni et ferme.»[22] Wully a-t-il une intention spécieuse lorsqu'il demande à Dey, le 20 décembre 1816, de lui procurer la connaissance de M. Bourquenoud de Charmey? Postérieure aux événements de 1818, une note de ce politicien libéral à Dey est en tout cas troublante, à défaut d'être éclairante. «Vous connaissez toute l'histoire de la promulgation de la bulle au sujet du rétablissement des Jésuites. Le bon évêque a été la dupe de ses prétendus amis, sans le savoir. Dieu veuille que l'on n'use pas encore de lui pour détruire l'enseignement mutuel, dont le plus grand mal est de faciliter l'enseignement des plébéiens.»[23]

Dans la correspondance tenue par Wully, les petites phrases en forme de demande de renseignements n'en sont pas moins insidieuses. La question scolaire et l'enseignement



mutuel ont été vivement débattus au sein de la Correspondance ecclésiastique. Lors de la séance du 20 février 1815, Aebischer, déjà curé de Neuchâtel, explique: «On nous enseignait assez à la Trappe, soit des vérités spéculatives, soit des maximes de morale. Il est cependant sorti peu de bons sujets de ce couvent...» Le thème est traité en six feuillets. Avec des réserves, l'avis déclare «l'enseignement mutuel bon, pourvu qu'il soit adapté aux circonstances, aux localités, religieusement dirigé par de vertueux instituteurs.»[24]

Le 15 décembre 1817, Dey se voit nommer professeur d'Ecriture sainte et d'histoire ecclésiastique au collège, poste que le chanoine Fontaine, membre du Conseil d'éducation sous la République helvétique, avait demandé en 1793 déjà! L'acte de nomination signé par Jean Montenach alors proche du courant libéral soutenant le Père Girard, est des plus élogieux.

Mais déception pour Dey: «A peine avais-je passé quatre mois au Collège, que je fus dégoûté, que je requis après ce moment, l'occasion d'en sortir.» Le 21 septembre 1818, il donne sa démission, les Jésuites venant juste d'être rappelés, en invoquant le même prétexte (exagéré?) qu'à sa sortie du collège en 1801. «Les appointements dont j'ai joui ne suffisant pas à l'entretien d'une mère et d'une sœur infirme, j'ai cru devoir avant tout m'assurer un autre poste... D'ailleurs le Collège, qui a eu besoin de moi l'année dernière, peut aisément se passer de moi l'année prochaine.» Opposition déguisée aux Jésuites ou effet des tensions internes et pédagogiques qui agitaient alors le collège?

Le modéré Bourquenoud de Charmey, autre correspondant de Dey, autrefois défenseur des Trappistes de la Valsainte, et plus réservé sur les Jésuites, envoie à Dey, dans le climat politique tendu des années 1820 ce commentaire: «Dernièrement l'on m'écrivit, que le Turc [= Jean de Montenach] allait souvent aux Jésuites et qu'il ne se passait pas de semaine que des Jésuites n'allassent chez lui, qu'il avait dit dans une maison qu'il en espérait le plus grand bien dans la suite!!! Cela me prouve que ce magistrat de la Basse-Suisse, qui disait du Turc: "Montenach se démènera et se tournera de tous les côtés jusqu'à ce qu'il soit avoyer de Fribourg", avait bien raison et voyait clair; mais il pourrait fort bien lui arriver, qu'ayant mystifié les autres en 1814, il soit mystifié à son tour !!! Au moins, c'est ce que les uns prétendent." Et de donner un conseil à Dey: «Encore une fois quittez vos livres, allez respirer l'air frais du Gibloux, nous n'avons rien de plus précieux que notre santé.»[25]

Au terme de cette approche de l'abbé Dey, qui s'arrête vers 1820, on peut se faire l'image d'un homme écartelé par les tendances extrêmes qui divisent le clergé, homme du juste milieu à qui se confient des amis de tout bord. Comme il vivra encore pendant quarante ans des événements forts, il est difficile d'en tirer un portrait limité à la période de la Médiation. Il est certain que Wully exerce une relative influence conservatrice sur Dey, qui ne tombe toutefois jamais dans les extrêmes: il est discret sur le retour des Jésuites, son «oui mais» sur l'enseignement mutuel du Père Girard, son obéissance fidèle à la hiérarchie épiscopale lui éviteront de se mettre à dos Mgr Yenni.

J.-P. U.

Notes

[1] AEF S.L Rr 26.5 + classeurs Athanase Thürler. *Catalogue des prètres séculiers et réguliers du diocèse L.G.F jusqu'en 1996*.

[2] BCUF Ms L 405. Ce texte est inséré à la fin du *Précis historique sur la Valsainte* de François Bourquenoud.

[3] *A Monsieur Dey + Notes... biographiques en forme de poèmes*. Metz [décembre ?] 1802 et en vers: *Essai sur l'amitié et Mémoires*. Metz 1803

[4] Wully à Dey. Lettre du 20 juin 1802.

[5] Wully à Dey. Lettres des 26 juillet et 27 août 1802.

[6] Wully à Dey. Lettres des 6 novembre et 6 décembre 1802.

[7] Wully à Dey. Lettre du 6 décembre 1802.

[8] Wully à Dey. Lettre du 2 février 1803.

[9] Wully à Dey. Lettre du 2 juin 1803.

[10] Wully à Dey. Lettre du 6 décembre 1802.

[11] Wully à Dey. Lettre du 16 mars 1803.

[12] Wully à Dey. Lettres des16 avril et 23 juillet 1803.

[13] Wully à Dey. Lettre du 15 décembre 1803.

[14] Wully à Dey. Lettres des 16 mars et 16 avril 1803.

[15] Wully à Dey. Lettre du 15 décembre 1803.

[16] Dey à [Bonnin?]. S.d. probablement après le 17 mai ou en juin 1805.

[17] Ibid.

[18] Wully à Dey, 6 janvier 1807; 15 juillet 1807.

[19] Dey (non signé), *Fait après suffisantes réflexions*, à Fribourg le 18 mai 1809 (Coll.Grem. 83-2, fol. 18).

[20] Wully à Dey 15 juillet 1808; 9 décembre 1815; 20 décembre 1816.

[21] Correspondance ecclésiastique. Liasse 2, séance du 20 février 1815.

[22] Wully à Dey, 18 septembre 1815.

[23] Bourquenoud à Dey, 13 mars 1821.

[24] Correspondance ecclésiasique., liasse 2, séance du 20 février 1815.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

Archives de l'Etat (AEF)
Collection Gremaud. Wully à Dey (Coll. Grem. 67 - 2/4).
Dey. Lettres reçues. (Coll. Grem. 67 - 1/2)
Dey. Journal de voyage à Vienne, 1803-1805 et Journal des dépenses 1805 (Coll. Grem. 83/3)
Gremaud, Jean. Biographie inachevée de Joseph Dey (Coll. Grem. 31)

Bibliothèque cantonale (BCUF)
Correspondance ecclésiastique. (Ms LA 17)

Travaux

DAGUET, Alexandre. *Le Père Girard et son temps*, 1896.

GLASSON, Jean. *Le Doyen Joseph Aebischer (1787-1852),* Mémoire de licence, Fribourg 2002.

JORDAN, Joseph. «Un grand savant fribourgeois, l'abbé Jean-Joseph Dey (1778-1863)», in *La Liberté,* 28-31 mars 1963.

MARTI, Pierre. «La Correspondance ecclésiastique, 1811-1819», in Francis PYTHON (éd.): *Pouvoirs et sociétés à Fribourg sous la Médiation (1803-1814). Fribourg, 2005.*